L'exploration du Pôle sud

Autor(en): **Zobrist, Th.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **11 (1904)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685326

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'EXPLORATION DU POLE SUD

Les géographes anciens se figuraient qu'il devait y avoir dans l'hémisphère Sud un vaste continent pour contrebalancer la grande masse de l'Eurasie située au nord de l'Equateur et cette idée a prévalu jusque vers la fin du XVIIIe siècle. L'esprit des grands navigateurs n'a cessé d'être hanté par ce continent hypothétique appelé Antarctis ; ils se le représentaient comme un monde merveilleux riche en métaux précieux et habité par des hommes d'une race toute particulière. Mais personne ne s'était jamais hasardé dans ces régions mystérieuses, quand en 1503, le navigateur français de Gonneville, poussé par une tempête sur une côte inconnue des mers australes, crut avoir découvert l'Antarctis, il en ramena un indigène qui se maria en Normandie.

Malheureusement, les récits de de Gonneville sont trop peu précis pour qu'on en puisse tenir compte et c'est à Dirk Gerrits, un Hollandais, que revient l'honneur d'avoir le premier traversé le cercle polaire austral en 1599.

En 1616, deux autres navigateurs hollandais, Le Maire et Schouten, découvrirent au sud de la Patagonie des terres nouvelles qui reçurent le nom de Staeten Land et, en 1642, Abel Tasman, encore un Hollandais, découvrit la Nouvelle-Zélande qu'il considéra comme la continuation orientale du Staeten Land et faisant partie de l'Antarctis. D'autres, au contraire, ignorant les dimensions de la Nouvelle-Hollande crurent que c'était là ce continent mystérieux et lui donnèrent le nom d'Australie qui subsiste encore.

De 1773 à 1775, le grand navigateur anglais Cook explora courageusement les mers australes où il eut à lutter contre les banquises, les icebergs et des froids terribles. Il écrivit alors dans son journal : « Je crois fermement qu'il y a près du Pôle une étendue de terre où se forment la plupart des glaces répandues dans ce vaste océan méridional ; je crois que les glaces ne se prolongeraient pas si loin vers la mer de l'Inde et l'Océan atlantique, s'il n'y avait pas au sud une terre, je veux dire une terre d'une étendue considérable. J'avoue cependant que la plus grande partie de ce continent austral, en supposant qu'il y en ait un, doit être en dedans du cercle polaire où la mer est si remplie de glaces qu'elle est inabordable. Le danger qu'on court à reconnaître une côte dans ces mers inconnues et glacées est si grand que j'ose dire que personne ne se hasardera à aller plus loin que moi, et que les terres qui peuvent être au sud ne seront jamais reconnues ; il faut affronter les brumes épaisses, les ondées de neige, le froid aigu et tout ce qui peut rendre la navigation dangereuse ; l'aspect des côtes est plus horrible qu'on ne peut l'imaginer. Ce pays est condamné par la nature à rester enseveli dans des neiges et des glaces éternelles ».

Certes cette relation de Cook était faite pour décourager les plus hardis explorateurs, mais il n'en fut rien. Quarante-cinq ans plus tard, soit de 1819 à 1821, le capitaine russe Bellingshausen fit une croisière intéressante dans les environs du cercle polaire austral et le baleinier anglais Weddel, grâce à une mer exceptionnellement libre de glaces, atteignit la latitude de 74° 15'. Il fut suivi en 1831 par Biscoe qui commandait les baleiniers de la maison Enderby de Londres.

Les résultats obtenus par ces hardis navigateurs éveillèrent dans les Etats-Unis un grand intérêt pour les mers australes où les Américains espéraient trouver en abondance les baleines et les phoques qui se faisaient de plus en plus rares dans les mers boréales. Ils organisèrent donc une grande expédition scientifique confiée au lieutenant Wilkes. Les Français, pour ne pas rester en arrière, chargèrent Dumont d'Urville d'explorer le voisinage du Pôle

Sud et l'Anglais James Ross reçut de son gouvernement la mission d'élucider autant que possible la question de l'Antarctis et de rechercher la situation du Pôle magnétique austral. Les points de départ de ces trois expéditions étaient le sud de la Terre de Feu et Hobart dans la Tasmanie.

Dumont d'Urville atteignit le 64°, mais une haute muraille de glace l'obligea au retour. L'Américain Wilkes, plus persévérant, longea longtemps la haute muraille de glace du cercle polaire et crut découvrir les bords d'un continent couvert de glace et présentant çà et là des sommets élevés. C'est ce que les cartographes ont depuis indiqué sur les cartes sous le nom de Wilkes land.

James Ross fut plus heureux. Il partit de Chatam en 1839 avec deux vaisseaux *Erebus* et *Terror ;* il traversa le cercle polaire au sud de l'Australie et ne tarda pas à être assiégé par les banquises au travers desquelles il se fraya un passage jusque dans une mer libre. Par 71° 15', il découvrit une terre montagneuse dont les vallées étaient remplies d'une épaisse couche de glace s'avançant jusque dans la mer, où elle se terminait sous forme de falaise verticale. Cette terre reçut le nom de Terre de la reine Victoria. Quelques jours après, les deux navires atteignirent le 76e parallèle et Ross aperçut un volcan en activité d'une altitude de 3780 m. Il le baptisa Erebus ; il appela Terror un volcan éteint situé à l'est et mesurant 3323 m. Toutes ces terres étaient couvertes de glaces se terminant en falaises verticales de 40 à 60 m. de haut et ne présentant aucune échancrure. L'intrépide navigateur longea cette muraille de glace sur une longueur de 830 km., il en estima l'épaisseur moyenne à 300 m. Les seuls êtres vivants trouvés dans ces parages désolés étaient des pingouins et des phoques.

D'après les calculs de James Ross, le Pôle magnétique devait se trouver à 926 km. du lieu où il se trouvait, soit à 76° de lat. sud et à 143° de long. est de Greenwich.

Cette mémorable croisière de Ross demeura longtemps sans rivale et termina pour un demi-siècle les explorations du Pôle antarctique. Les baleiniers même ne s'y aventuraient que rarement et les tentatives de pénétrer au-delà

du cercle polaire entreprises par *La Pagode* en 1845 et par *Le Challenger* commandé par Narès en 1874, se heurtèrent à la muraille dont il a été question plus haut.

*
* *

Les difficultés terribles et sans cesse renaissantes avec lesquelles ces navigateurs avaient à lutter dans les mers australes refroidirent l'enthousiasme qu'avait excité un moment l'exploration du Pôle Sud.

Ces mers immenses privées de soleil, privées d'habitants, avec leurs glaçons flottants, hauts comme des montagnes et menaçants sans cesse d'écraser les vaisseaux, les grands froids de ces tristes nuits interminables, de ces nuits qui durent 6 mois, puis l'été de deux mois pendant lequel la neige et la pluie se succèdent presque sans interruption et à travers lesquels les rayons du soleil pénètrent avec peine ; tout cela était bien fait pour décourager les navigateurs les plus téméraires.

Une autre difficulté qui s'oppose à l'exploration des mers australes c'est la distance énorme à laquelle se trouvent les premières habitations humaines, Cap Horn, Cap de Bonne-Espérance et Tasmanie. On comprend dès lors sans peine le temps d'arrêt qui a suivi la croisière de James Ross. Les explorateurs se sont tournés vers un but plus facile à atteindre, savoir le Pôle Nord que Peary, Nansen, Sverdrup et le duc des Abruzzes ont remis à la mode et chose curieuse, ce ne sont pas les Scandinaves, habitués aux grands froids, qui détiennent le record du Pôle Nord, mais bien les Italiens venant d'un pays chaud.

Nansen a atteint une latitude de 86° 14', tandis que le lieutenant Cagni, de la *Stella polare*, est arrivé en 1900, à 86° 33', soit à une distance de 350 km. du Pôle ; c'est donc une avance de 50 km. sur Nansen.

*
* *

Reléguée de nouveau à l'arrière plan pendant un demi-siècle, l'exploration du Pôle Sud revient à l'ordre du jour avec une ardeur toute nouvelle, grâce à la science pro-

fonde et à l'énergie indomptable du directeur de l'Observatoire maritime de Hambourg, le Dr Neumayer, qui, depuis quarante ans, est l'âme de ce vaste mouvement scientifique qui pousse les savants de tous les pays à arracher le voile qui couvre le Pôle Sud, c'est-à-dire une région plus grande que l'Europe, dont nous ne savons presque rien et qui nous réserve certainement de grandes surprises.

C'est grâce à l'influence directe de Neumayer que l'exploration du Pôle Sud a pu être reprise dans ces dernières années et que nous pouvons enregistrer les croisières importantes organisées par la Suède, l'Allemagne, la Belgique, la France et l'Angleterre, qui toutes nous fournissent aujourd'hui une foule de matériaux précieux à l'aide desquels nous pouvons nous faire une idée assez exacte de ce que doit être le Pôle Sud.

*
* *

Ce qui distingue ces nouvelles croisières de celles du XIXe siècle, c'est qu'elles ne se font plus au hasard, elles ont un programme scientifique soigneusement élaboré dont il n'est pas permis de dévier. Les vaisseaux destinés à ces expéditions ne sont plus de simples baleiniers, mais des bâtiments construits avec un soin extrême et d'une forme spéciale pouvant résister aux formidables pressions de la glace ; ils marchent à la vapeur et à la voile, ils possèdent un outillage scientifique complet pour les observations ainsi que des laboratoires où rien ne manque. Les équipages sont choisis après examen médical parmi les loups de mer les plus solides et les plus hardis, et les nombreux savants chargés des recherches sont tous des hommes à la hauteur de la lourde tâche qui leur incombe.

*
* *

Les plus importantes croisières accomplies dans les mers du Sud au cours des dix dernières années sont celles de la *Belgica* et celle de la *Discovery*.

La première était une expédition belge commandée par

le capitaine de Gerlache qui partit d'Anvers en 1897 sur le vaisseau la *Belgica*. Elle se dirigea vers le détroit de Magellan au sud de l'Amérique où elle fit une étude approfondie de la vie des Patagons et des Fuégiens si peu connus. Ce que nous prenions pour des terres désolées, inhospitalières, est au contraire la région du globe la plus favorable à l'élevage du mouton. Les possesseurs de 50,000 moutons y sont fort nombreux et les propriétaires de 100,000 moutons n'y sont rien d'extraordinaire. La fortune d'un homme n'y est pas représentée par ses millions, mais par le nombre de moutons qu'il fait tondre chaque année.

La description de Punta Arenas, la ville la plus méridionale du globe, est aussi toute une révélation.

La Terre de Feu a, paraît-il, aussi des gisements aurifères qui ne tarderont pas à attirer une foule d'aventuriers de toutes les parties de la terre.

De Punta Arenas, le voyage se poursuit au sud vers les Shettland méridionales où l'expédition fait des observations d'un haut intérêt. La description de l'hivernage dans les glaces antarctiques, en compagnie des pingouins et des phoques, les seuls habitants de ces régions, égayé de temps à autre par des aurores australes, enfin la description de ces formidables icebergs qui menacent à tout moment d'écraser la *Belgica,* tout cela forme un tableau saisissant des luttes effrayantes que l'équipage eut à soutenir pour sortir de sa prison de glace. En lisant ces récits, on fait involontairement un parallèle entre l'hivernage de la *Belgica* dans les glaces antarctiques et celui du *Fram,* de Nansen, dans celles du Pôle Nord. La comparaison fait nettement ressortir l'énorme différence climatérique qui existe entre les deux pôles. Celui du sud est froid, humide, nébuleux, presque sans soleil en été, sans soleil et très froid en hiver. La vie y est infiniment plus triste, plus monotone, plus déprimante qu'au Pôle Nord. Les hommes les plus robustes y sont dévorés par une anémie que rien ne peut arrêter ; les plus énergiques y sont sujets à des accès de folie causés par l'absence prolongée du soleil.

Les observations thermométriques ont donné des résultats fort curieux. La moyenne de l'été a été aux Shettland

du sud de — 2° 06, c'est l'été le plus rigoureux qu'on ait enregistré sur toute la surface du globe.

Malgré ces difficultés, la *Belgica* est rentrée en Europe avec une ample provision de documents précieux ainsi que d'un grand nombre d'échantillons zoologiques et géologiques qui jettent un jour nouveau sur les mers australes.

L'archipel des Shettland est formé de basaltes, de tufs volcaniques et de roches sédimentaires. Ces dernières contiennent des fossiles d'ammonites, de vertébrés et de plantes bien conservées, telles que des conifères, des cycadés et des fougères. Ce qui prouve qu'autrefois le Pôle Sud a joui d'une température égale à celle des régions les plus chaudes de la terre.

*
* *

L'expédition anglaise partie en 1902, rentrée en Nouvelle Zélande en mars 1904 et qui, à l'heure qu'il est, est en route pour l'Angleterre, a fait avec le navire la *Discovery,* l'exploration la plus importante qui ait jamais été exécutée dans la direction du Pôle Sud. Sa mission consistait à explorer les régions au sud de l'Australie. Le capitaine Scott s'acquitta de sa tâche comme personne n'avait su faire avant lui. Par 78° de latitude sud et 156° de longitude ouest, il découvrit une vaste terre à laquelle il donna le nom de Terre du Roi Edouard VII. Puis, tournant à l'ouest, il aborda à la Terre Victoria entrevue par James Ross. Il débarqua et parcourut en traîneau une partie de cette vaste région qui forme un haut plateau dont le bord oriental tombe à pic sur la mer de Ross et dont les vallées sont remplies de glaciers qui descendent jusqu'à la mer. Ce bord oriental du plateau, jalonné par des montagnes de plus de 4000 m. de haut, se continue vers le sud jusqu'au 83e parallèle. Entre la Terre Victoria et la Terre du Roi Edouard VII, se trouve un vaste golfe rempli par l'inlandeis qui s'avance jusqu'à la mer et se termine par la célèbre muraille de glace qui arrêta tant de navigateurs.

Les volcans Erebus et Terror ne sont pas sur la Terre Victoria comme Ross le supposait, mais sur une île à côté

de laquelle s'en trouvent plusieurs autres de moindre importance.

Le capitaine Scott dirigea en 1903 une excursion dans l'intérieur de la Terre Victoria, dans la direction de l'emplacement du Pôle magnétique. Il escalada le bord rocheux d'un plateau glacé et s'avança pendant huit jours vers l'ouest. Il s'éloigna ainsi de 430 km. de son navire et arriva en un point situé par 78° latitude sud et 146° 30 longitude est. Cette expédition en traîneau et sans le secours de chiens, comme cela se pratique au Pôle Nord, montre que toute cette partie de la Terre Victoria est un immense plateau d'environ 2700 m. d'altitude dont l'étendue est inconnue pour le moment. Le Pôle magnétique d'après Scott, doit se trouver dans les environs du 74° sud et 116° est. On sait que J. Ross le fixait à 76° sud et à 143° longitude est.

Le géologue qui accompagnait Scott découvrit dans la partie inférieure d'une sorte de fiord, des couches non transportées de grès contenant des plantes fossiles d'un haut intérêt.

Enfin, deux lieutenants de Scott s'avancèrent jusqu'au 82° 17' de latitude sud pour explorer un golfe profond qui pénètre dans la Terre Victoria. Ils purent se convaincre que cette région était couverte par une très vaste nappe glacée provenant de l'inlandeis et se terminant par une haute muraille aux parois verticales. C'est jusqu'à aujourd'hui la plus haute latitude atteinte vers le Pôle Sud.

Nous voilà certes bien loin des prédictions pessimistes de Cook qui, vers la fin du XVIIIe siècle, déclarait que le Pôle Sud resterait à tout jamais caché dans les neiges et les glaces éternelles.

Pour compléter cette rapide étude de l'exploration du Pôle Sud, il faudrait encore parler de l'expédition allemande du *Gauss*, de la croisière suédoise commandée par Nordenskjœld, celle de la *Scotia*, qui sont rentrées en Europe depuis un an et qui ont rapporté une riche moisson de documents de toute sorte, mais le temps nous manque. Nous nous bornerons à constater que tous ces voyages scientifiques ont sensiblement changé nos connaissances

sur les terres australes dont les cartes doivent être refaites. La Terre de Wilkes, entre autres, n'a plus aucune ressemblance avec la forme que les cartographes lui donnaient sur les mappemondes les plus modernes.

TH. ZOBRIST.